
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 4 (1976)

DOI: 10.11588/fr.1976.0.48637

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

PETER STADLER

SISMONDI ET L'ALLEMAGNE¹

Simonde de Sismondi fut vers 1815 à peu près le seul historien de langue française qui jouit d'une réputation internationale.² Ce succès a plusieurs raisons: l'historien Sismondi – sans appartenir à l'école romantique proprement dite – a par les qualités narratives de son »Histoire des républiques italiennes du Moyen âge« animé l'essor du mouvement romantique dans l'historiographie. Et en même temps il n'a pas seulement traduit des éléments importants de l'idéologie du XVIII^e siècle, mais il a fait valoir comme historien la conscience de la liberté.

Autodidacte, né en 1773, sa formation intellectuelle et politique est en grande partie due à la Révolution, qui expulsa le jeune Genèveois en Angleterre, puis en Italie. Le despotisme sous ses divers déguisements – absolutiste, révolutionnaire, enfin consulaire ou impérial – lui servit de point de départ pour ses recherches d'une constitution idéale qu'il croyait – dès ses »Études sur les constitutions des peuples libres« de 1796 (publiées en 1836) – découvrir dans les républiques italiennes du moyen-âge. On sait comme Johannes von Müller et ses »Geschichten schweizerischer Eidgenossenschaft« ont animé le jeune Sismondi à s'occuper plus profondément de l'Italie médiévale, non seulement par goût de couleur locale et par sympathie pour un passé lointain et évocateur, mais par cette conviction même, que, pour citer Madame de Staël, *c'est la liberté qui est ancienne, et le despotisme qui est moderne.*³ Conviction qui peut être considérée comme le »Leitmotiv« de son chef-d'oeuvre. Nous la retrouvons dans les derniers des livres historiques de Sismondi, dans l'»Histoire de la renaissance de la liberté en Italie« (1832) et dans l'»Histoire de la Chute de l'Empire romain et du déclin de la civilisation de l'an 250 à l'an 1000« (1835). La Renaissance, dans cette terminologie, n'est pas le Quat-

¹ La version allemande de cette communication a paru dans les »Actes du Colloque Sismondi. Septembre 1973«, Genève. 1976, p. 349-367.

² Pour la littérature antérieure je renvoie à Peter STADLER, *Geschichtschreibung und historisches Denken in Frankreich 1789-1871*, Zürich 1958, p. 82-91. Une belle appréciation générale chez J. R. von SALIS, *Sismondi*, dans: *Im Lauf der Jahre, Ueber Geschichte, Politik und Literatur*, Zürich 1962, p. 62-92. En outre les contributions importantes de Boris REIZOV (*Sismondi et sa méthode historiographique*) et de Sven STELLING-MICHAUD (*Sismondi et les historiens de son temps*), dans: *Atti dei lincei. Quaderno N. 181*, Roma 1973.

³ *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, vol. 1, Paris 1818, p. 17-18.

trocento ou le Cinquecento, mais l'époque entre le IX^e et le XIII^e siècle (et surtout le XII^e),

où la ligue lombarde osa poser des limites au pouvoir arbitraire, élever les lois au-dessus des armes, et opposer de simples bourgeois aux chevaliers de l'Allemagne, conduits par le valeureux Frédéric Barberousse. Dans le même temps, ces républiques confirmoient l'alliance éternelle de la beauté du caractère avec la beauté du génie; une langue nouvelle commençoit à se former, et avant même qu'elle suffît à exprimer les nobles sentiments qui fermentoient dans l'âme, la sculpture et l'architecture, qui sont aussi des langages, manifestoient aux yeux étonnés du spectateur barbare les hautes conceptions que recéloit une âme italienne. Trois siècles s'étoient écoulés depuis l'an 1000; mais à peine l'un de ces trois avoit été pour Florence un siècle de liberté, lorsque le Dante parut, et fit briller le génie dans les lettres, comme il brilloit dans les arts, dans les armes et dans les conseils des républiques.⁴

Voilà un aspect de Sismondi. À part l'historien on trouve l'économiste et le critique du capitalisme, et c'est surtout par ce côté de sa production que le Genévois doit le rayonnement actuel de son nom. Cette attitude s'est formée, on le sait, par suite d'un développement à la fois personnel et typique. Le jeune Sismondi fut un enthousiaste d'Adam Smith et de son école libérale. Ce point de vue harmonisateur, antiinterventionniste et – cela va sans dire – antinapoléonien lui fut dicté par son opinion individuelle comme par la position genévoise. La transformation de ses convictions économiques, fruit de l'expérience des crises aux alentours de 1815 et d'un séjour en Angleterre, s'exprime dans ses «Nouveaux principes d'économie politique» (1819) où il constate la scission entre l'intérêt particulier de l'entrepreneur et l'intérêt général. Dans cette oeuvre on trouve un diagnostic sombre de l'état du prolétaire et de l'accroissement de sa misère par l'accroissement de son nombre même:

La dépendance des ouvriers et l'état de misère de ceux qui créent la richesse nationale n'ont cessé de s'accroître avec le progrès de la population; le nombre de ceux qui n'ont d'autre revenu que leurs bras et qui demandent du travail, étant toujours plus grand, ils ont dû être toujours plus empressés d'accepter le travail quelconque qu'on leur offrait, de se soumettre aux conditions qu'on leur imposait et de réduire leur salaire au plus étroit nécessaire.⁵

On trouve chez Sismondi comme chez certains de ses contemporains non seulement la notion de la plus value ou *mieux value* (voilà l'expression propre à lui) comme attribut nécessaire d'un système *dans lequel le capitaliste s'efforce de ne laisser à l'ouvrier que justement ce qu'il lui faut pour maintenir sa vie, et se réserve à lui-même tout ce que l'ouvrier produit par-delà la valeur de cette vie.*⁶

Il n'est pourtant pas exact de dire, que Sismondi soit réactionnaire dans le sens qu'il voudrait entraver et faire rétrograder le procès de l'industrialisation.

⁴ Histoire de la chute de l'Empire romain et du déclin de la civilisation de l'an 250 à l'an 1000, vol. 2, Paris 1835, p. 410–11.

⁵ I, p. 92.

⁶ I, p. 103.

Il s'agit plutôt d'une conception sociale qui prêche une garantie professionnelle à base d'un interventionisme modéré et d'une législation du travail. Donc pas de lutte des classes, mais une *cooperation de deux classes de citoyens opposées d'intérêt*. Et Sismondi continue: *L'ouvrier est nécessaire à celui qui le paie comme le payeur à l'ouvrier. L'un fait vivre l'autre; il existe donc, il devrait au moins exister une sorte de solidarité entre eux.*⁷

Après cette introduction nécessairement générale, considérons de plus près notre question. Le problème »Sismondi et l'Allemagne« présente plusieurs aspects. Sismondi, sans avoir très bien su l'allemand (il le lisait un peu, mais il ne la parlait point ou mal) a ressenti la portée de cette culture, qui formait un contre-poids à la civilisation officielle ou demi-officielle dictée par l'Empire.

Au début c'est Coppet et le groupe de Mme. de Staël, ce sont aussi des personnages comme Paul Henri Mallet (1730–1807), Johannes von Müller (1752–1809) et Carl Victor von Bonstetten (1745–1832) qui figurent comme initiateurs du monde de la culture allemande.⁸ Le voyage de Sismondi en Allemagne de 1808, entrepris en compagnie de Mme de Staël, marque avec ses étapes et ses rencontres personnelles un point culminant de ce rapprochement avec l'Allemagne. Je n'entre pas dans les détails, puisque ce grand et unique voyage de Sismondi a été décrit très soigneusement par M. Sven Stelling-Michaud: le Genèveois n'a pas pu voir Goethe, alors absent en cure, mais il a bien fait la connaissance de Frau Rat Goethe, de Wieland et de Bettina Brentano. Il n'est en outre pas sans intérêt de constater que Sismondi a été à Weimar avant d'avoir vu Paris.⁹

Ce voyage coïncide avec l'apparition des premiers volumes de son »Histoire«, qui – grâce à l'éditeur Gessner – aussitôt parue en traduction allemande à Zürich, ne tarda pas à trouver des lecteurs en Allemagne.¹⁰ On sait que le compte-rendu de Johannes von Müller dans la »Jenaische Allgemeine Literatur Zeitung« a contribué à lui frayer le chemin. Müller compare la liberté des villes italiennes avec celles des cités antiques et n'omet pas la conclusion, que le bien – étouffé par l'empire romain ou par les barbares – ait pu renaître: *Wer*

⁷ II, p. 345–346.

⁸ A part J. R. de SALIS, Sismondi 1773–1842, Paris 1932, -Réédition: Genève 1973) je renvoie à Pierre KOHLER, Mme de Staël et la Suisse, Lausanne et Paris 1916, et surtout à la Comtesse Jean de PANGE née Broglie, Auguste-Guillaume, Schlegel et Madame de Staël. D'après des documents inédits, Paris 1938. Quant à Mallet, auteur d'une »Histoire de la Ligue hanséatique« (1805), Sismondi lui voua une petite biographie: De la vie et des écrits de P. H. Mallet (Genève 1807).

⁹ Sven STELLING-MICHAUD, Le voyage de Sismondi en Allemagne (1808) d'après des documents inédits, dans: Buch der Freunde für J. R. von SALIS zum 70. Geburtstag, Zürich, 12. Dezember 1971, p. 139–157. Une édition spéciale doit paraître.

¹⁰ *Für Deutschland ist mir überhaupt nicht bange*, écrivit Gessner le 7 mars 1807 à Sismondi. *Ihr Werk ist in seiner ganzen Anlage und Behandlung mehr für Deutsche als für Franzosen geschrieben.* Sven STELLING-MICHAUD, l. c. p. 141.

*weiß nicht, daß in diesen Städten alles Gute, was die römische Weltherrschaft erstickt und nachmals die Barbaren zertreten hatten, zuerst wieder aufgeblühet! Mit Wohlbehagen weilt der müde Blick im Mittelalter auf diesen zuerst wieder aus der zerstörenden Fluth emporgestiegenen Inseln, wenn nicht immer der Glückseligen, doch der Freien.*¹¹

A part ce premier écho il y en avait d'autres.

Dans les «Heidelbergische Jahrbücher der Literatur» l'historien Johann Christian von Pfister (1772–1835) alléguait en 1811 sous une forme peu voilée les passages qui pouvaient être entendus comme critique du système napoléonien et de son uniformité politique et intellectuelle.¹²

Parmi les jugements spontanés le plus important est celui de Wilhelm von Humboldt (1767–1835), alors ambassadeur de Prusse à Rome. Dans une lettre de 27 juillet 1807 conservée aux archives de la Biblioteca comunale à Pescia¹³ le grand classique fit savoir à l'auteur

que je mettrois constamment Votre livre parmi le nombre bien rétréci des ouvrages d'histoire qui méritent véritablement ce nom et qui ne servent pas seulement à sauver de l'oubli les époques intéressantes, mais aussi à montrer à la postérité de quel oeil elle doit les envisager pour les juger et les apprécier avec justesse et avec impartialité. Ce qui devrait le moins étonner, puis que cela ne pouvait manquer dans aucune page écrite par Votre main, mais ce qui m'a pourtant laissé l'impression la plus vive et la plus profonde, c'est ce noble esprit de liberté et d'indépendance qui règne dans Votre ouvrage du commencement jusqu'à la fin. Le véritable amour de la liberté qui n'est autre que l'amour d'une constitution sage et bien ordonnée, puis que ce n'est que dans une constitution pareille que la liberté peut résider véritablement, a été très rare dans tous les temps: mais il est à craindre dans les nôtres, que nos neveux n'en conservent pas même l'idée, et on doit remercier tous ceux qui prennent à tâche de le professer et d'en montrer la noblesse et la beauté.

Il fit cependant quelques réserves, surtout à l'égard des opinions fixées dans l'Introduction de Sismondi, où il avait été dit, que *l'une des plus importantes conclusions que l'on puisse tirer de l'étude de l'Histoire, c'est que le gouvernement est la cause première du caractère du peuple*. La-dessus Humboldt: *Je ne crois point à cette dépendance des caractères des nations de leur gouvernement, quoique je ne nie point l'influence importante que le gouvernement cause toujours. Mais le caractère d'une nation se compose de tant de petites nuances dont beaucoup n'entrent même jamais dans l'histoire proprement dite, c'est à dire se montrent moins dans les exploits que dans les moeurs, la langue et la littérature des nations, qu'il me paraît difficile que le gouvernement soit à lui seul cause de toutes ces nuances qui, quelques fines et déliées qu'elles soient, constituent néanmoins l'essentiel du caractère. Il y a quelque*

¹¹ Johannes von Müller, *Sämmtliche Werke*. Fünftes Theil. Ed. par Johann Georg Müller, Tübingen 1811, p. 330–342.

¹² Heidelbergische Jahrbücher der Literatur, No 57, 1811, p. 897–912. Un envoi à Pfister comme auteur de ce compte-rendu chez Adolf Stoll, *Der junge Savigny*, Berlin 1927, p. 320. Sur Pfister en outre l'article d'Eugen Schneider, dans: *Allgemeine deutsche Biographie*, vol. 25 (1887), p. 667–68.

¹³ Pescia, B. C., Arch. Sismondi, Cassetta 12, No 78.

chose de fondamental dans cette objection de Wilhelm von Humboldt: L'Etat, selon les »Ideen zu einem Versuch, die Grenzen der Wirksamkeit des Staates zu bestimmen« (1792) doit avoir comme but positif d'animer l'activité de l'individu, et ceci indépendamment des diverses formes de gouvernement, qui ne peuvent être des forces déterminantes. Quant au reste, Wilhelm von Humboldt apprécie le style de Sismondi et sa manière *de placer après un certain espace des idées grandes et frappantes qui en sortent naturellement du fond de ce qu'on vient de lire.*

Il conclut sa lettre avec l'espérance d'un entretien personnel. Cette rencontre pourtant ne s'est jamais effectuée, puisque Humboldt fut appelé à Berlin comme Chef de l'instruction publique. Mais nous avons, quelques années après, une lettre de son frère Alexander von Humboldt (1769–1859), elle aussi pleine d'admiration pour l'oeuvre de Sismondi. Il cite une phrase de l'»Histoire des républiques italiennes« selon laquelle l'auteur préférait l'antique *Florence libre et agitée à la dictature de Laurent de Médicis.* Il ajoute – et c'est à Paris en 1815, aux débuts de la Restauration, qu'il énonce son jugement: *Le repos n'est pas toujours le bonheur et pour les grands peuples il n'y a de repos qu'autant qu'il y a de la liberté politique et civile.*^{13a}

L'effet du livre dans ces années fut donc considérable. Barthold Georg Niebuhr (1776–1831), qui sera plus tard un des successeurs de Humboldt à Rome, atteste que la lecture de l'»Histoire des républiques italiennes« l'aurait confirmé dans sa volonté d'entreprendre sa magistrale »Römische Geschichte«. ¹⁴ Mais les objections se firent entendre de plus en plus. Le plus célèbre des savants allemands qui s'occupaient alors du Moyen âge en Italie était le juriste Friedrich Carl von Savigny (1779–1861) dont la »Geschichte des Römischen Rechtes im Mittelalter« commença à paraître en 1815. Savigny avait déjà, dans une lettre à Friedrich Creuzer, formulé un aperçu plutôt hargneux sur l'»Histoire« de Sismondi;¹⁵ il approfondit sa critique dans la »Vorrede« du premier volume de son oeuvre capitale. Tout en reconnaissant ses *sentiments libres à l'époque de la suppression générale* il n'applaudit pas à la tendance de l'auteur de démontrer les républiques italiennes comme formations nouvelles et originales; pour lui c'est la continuité, le rapport de l'antiquité avec le Moyen âge qui devrait être démontré. Au surplus il remarqua avec justesse les lacunes dans la connaissance des sources – presque rien au delà de Muratori (en ce qui concerne les premiers volumes).¹⁶

^{13a} Lettre d'Alexander von Humboldt du 21 juillet 1815: Sven STELLING-MICHAUD, Sismondi et les historiens de son temps, l. c., p. 43.

¹⁴ Lettre du 18 mai 1808 au comte Adam von Moltke. Cf. Die Briefe Barthold Georg Niebuhrs. Ed. par Dietrich GERHART et William NORVINS, vol. 1, Berlin 1926, p. 459).

¹⁵ Adolf STOLL, Der junge Savigny, Berlin 1927, p. 320. En outre: Briefe Friedrich Creuzers an Savigny (1799–1850). Ed. p. H. DAHLMANN, Berlin 1972, p. 235.

¹⁶ Savigny admet de parler d'un livre, *dessen freye Gesinnung zur Zeit der allgemeinen Unterdrückung überall mit gerechtem Beyfall aufgenommen worden ist.* Mais là-dessus des restric-

Savigny n'était pas le seul à observer ce point faible. L'essor de l'historiographie allemande qui commence peu après 1815 et qui coïncide avec l'idéologie de la Restauration a fait vieillir assez vite la conception de l'oeuvre historique de Sismondi. Son »Histoire des Français« n'a eu presque pas de retentissement en Allemagne: la traduction en allemand avec des commentaires de Heinrich Luden ne dépassa pas le premier volume. Autre signe: Ranke (1795–1886) ne mentionne pour ainsi dire jamais le nom de Sismondi,¹⁷ Jacob Burckhardt (1818–1897) seulement en marge et avec une distance un peu condescendante à l'égard du *Citoyen Sismondi* comme *Organ des Utilitarismus*.¹⁸

Heinrich Leo (1799–1878), ancien Burschenschafter converti à un conservatisme romantique, s'est à plusieurs reprises occupé de l'histoire d'Italie au Moyen âge, surtout dans sa »Geschichte der italienischen Staaten« (5 vols., Hamburg 1826–32). Leo voit dans les villes allemandes et italiennes des exemples particuliers d'une idée qui dérive finalement de l'ancienne monarchie Franque.¹⁹ Les points de vue divers de ces deux historiens sont bien mis en évidence dans leurs jugements sur l'Italie actuelle comme il se manifeste dans les phrases finales de l'»Histoire des républiques italiennes« et de la »Geschichte der italienischen Staaten«. Sismondi croit fermement à la résurrection nationale à venir, tandis que Leo, convaincu qu'il n'y aura plus de problèmes politiques après l'étouffement de la révolution de 1831, ne veut

tions: *Es lag in der ganzen Ansicht des Verfassers, die Republiken der folgenden Zeit als völlig neu und auf sich selbst ruhend zu betrachten, und dadurch mußte die vorhergehende Zeit an Interesse für ihn verlieren. Dennoch ist die auf diese frühere Zeit verwendete Sorgfalt, selbst wenn man jene Voraussetzung zugeben wollte, allzu gering. Zur Zeit dieses Werks waren alle besonderen Quellen schon vorhanden, die gegenwärtig benutzt werden können, und es scheint keine derselben zu Rathe gezogen zu seyn. Muratori ist fast einziger Führer in allem was Lombardische Verfassung betrifft, und selbst bey Muratori findet sich gar manches noch richtiger und genügender behandelt als in diesem Werk, welches von dem früheren Mittelalter einen durchaus unrichtigen Begriff giebt.* (p. XXIX–XXX)

¹⁷ Un petit aperçu dans l'avant-propos de la »Französische Geschichte« (vol. 1, Stuttgart et Tübingen 1852, p. VI): *Von der historischen Tradition, wie sie sich seit Mezeray gebildet hat, und wie sie zuletzt von Sismondi in erweiterter Ausführung vorgetragen worden ist, haben gelehrte Franzosen vorlängst gemerkt, auf wie wenig festem Boden sie beruhe; man hat sie an einzelnen Stellen durchbrochen, aber ist im Ganzen darauf zurückgekommen. C'est un jugement sur l'»Histoire des Français«.*

¹⁸ Historische Fragmente aus dem Nachlass (Jacob Burckhardt-Gesamtausgabe, vol. VII), Bâle 1929, p. 389s. Il est question de la refeudalisation du XVIIe siècle, lorsque les banquiers et les hommes d'affaires investaient leur fortune dans la propriété foncière. Là-dessus Burckhardt: *Nicht wahr, citoyen Sismondi, es hätte schon damals alles an die Spekulanten kommen sollen, denn an die Bauern wäre es nicht gekommen.* Cf. aussi Werner KAEGI, Jacob Burckhardt. Eine Biographie, vol. 3, Bâle 1956, p. 681.

¹⁹ Ueber die Verfassung der freien Lombardischen Städte im Mittelalter, Rudolstadt 1820, p. VIII: *Die Deutschen und Italienischen Städte sind besondere, eigenthümliche Darstellungen, einer Idee, so wie das Leben in den Städten des Mittelalters durchgehends in allen Ländern, die einst der Fränkischen Monarchie angehörten, mehr oder weniger Aehnlichkeit hat. Es findet sich in Deutschland und in Italien derselbe Gang.*

concéder à cette Italie qu'*un essor de l'esprit* se manifestant ni par des théories politiques ni par des moyens de guerre.²⁰

Le chemin des grands courants de l'historiographie allemande du XIX^e siècle reste marqué par un conservatisme étatiste et monarchiste tout en laissant beaucoup d'espace au culte de l'individualité et de la »Geistesgeschichte«. Le libéralisme par contre n'a pas pu atteindre un rôle vraiment éducateur, et ses historiens – les Schlosser, Gervinus, Häusser – n'ont point rempli un rôle vraiment dominant. Le seul historien allemand qui parle avec respect et avec sympathie de Sismondi est Georg Weber (1808–1888), recommandé par Schlosser qui, pendant un séjour à la cité de Calvin, goûta comme jeune homme la fréquentation et la conversation de l'historien genevois. Il lui voua quelques belles pages de son ouvrage »Jugendeindrücke und Erlebnisse«.²¹ Vers la fin du siècle l'historien Sismondi est plus ou moins oublié et peu lu en Allemagne.

Il faut admettre cependant que cette distance était un peu réciproque. Sismondi dans sa vieillesse perdait de plus en plus le contact avec l'Allemagne vivante. On connaît son regret dans une lettre du 14 août 1837: *Quelle singulière école historique que celle que nous a donnée l'Allemagne: cet oubli complet du but de la société: le bonheur et le perfectionnement, pour n'en chercher que la poésie, cet amour des symboles mystiques qui ne cachent pas seulement la poésie, mais qui l'égareront toujours!*²² Ce n'est pas un signe de mécontentement isolé: nous savons que peu avant, à l'occasion de la »Vie de Jesus« de David Friedrich Strauss, il a trouvé *un phénomène certainement très étrange que cette marche de la critique allemande qui démolit pièce par pièce le christianisme.*²³

²⁰ H. Leo, V, p. 963: *In Italien, wo nach den früheren Ausbrüchen und ihren Folgen sowohl der Süden als der Norden gründlicher von revolutionären Neigungen geheilt worden zu sein scheint, ist es bis zuletzt gelungen, auch die aufgeregten mittleren Landschaften zur Ordnung zurückzuführen oder sie dabei zu erhalten. Möge es auch ferner gelingen, denn dass das, was Italien fehlt, eigenthümlicher Aufschwung des Geistes, nicht durch die politischen Theorien und durch die Art der Kriegführung erreicht werden kann, hat die Zeit von 1792–1815 mehr als zur Genüge gelehrt.*

Par contre la conclusion de Sismondi: *Sans doute ces Italiens, auxquels nous avons consacré une si longue étude, sont aujourd'hui un peuple malheureux et dégradé: mais qu'on les remette dans des circonstances ordinaires, qu'on leur laisse courir les chances que courent toutes les autres nations, alors l'on verra qu'ils n'ont pas perdu le germe des grandes choses, et qu'ils sont dignes de se mesurer encore dans cette carrière qu'ils ont parcourue deux fois avec tant de gloire.* Histoire des républiques italiennes, XVI, p. 420.

²¹ Georg Weber, *Jugendeindrücke und Erlebnisse*, Heidelberg 1887, p. 112–116. La lettre de recommandation de Schlosser pour le jeune Weber destinée à Sismondi est publiée par Sven Stelling-Michaud, *Sismondi et les historiens de son temps*, l'c., p. 45–46.

²² Sismondi, *Epistolario IV*, p. 139.

²³ J. C. L. de Sismondi, *Fragments de son journal et correspondance*, Genève et Paris 1857, p. 89s. La date indiquée – 4 janvier 1833 – ne peut pas être exacte, puisque la »Vie de Jesus« ne partut qu'en 1835 et l'article d'Edgar Quinet, auquel le journal paraît faire allusion, date de 1836: »Revue des deux mondes, XI^e série, VIII, p. 136s.

Nous n'avons une certaine »Renaissance« de l'historien Sismondi dans les pays de la langue allemande qu'au XX^e siècle. Ricarda Huch (1864–1947) était une admiratrice de l'»Histoire des républiques italiennes« et c'était elle qui comprit, comme en témoigne J. R. de Salis après un entretien en 1924, son sens de la liberté et du principe communal.²⁴ En Suisse après 1930 Sismondi et son Credo politique firent partie de l'Helvétisme et de la conscience du »Kleinstaat«. Les essais de Fritz Ernst et de Werner Kaegi en font preuve.²⁵

Pourtant le véritable intérêt de cette époque ne se consacrait pas à l'historien, mais à l'économiste. Comme l'a remarqué avec justesse Eduard Fueter (dans son »Histoire de l'historiographie moderne«) il y a peu de relation entre ces deux activités de Sismondi.²⁶ Du point de vue économique c'est le nom de Karl Marx (1818–1883) qui se présente à nous en première ligne. On peut – sans entrer dans tous les détails – prétendre que la discussion de Marx avec l'oeuvre de Sismondi a été assez intense. Le nom de Sismondi figure de temps en temps – pas très souvent pourtant – dans les »Oekonomisch-philosophische Manuskripte« et dans d'autres écrits antérieurs à 1848. Dans le »Manifeste communiste« Sismondi gagne un profil tout particulier: il figure comme représentant du *socialisme de petits bourgeois* qui en plaidant la cause du prolétariat contre la bourgeoisie, ont, dans leur critique du régime bourgeois appliqué l'étalon des notions de la petite bourgeoisie et des paysans, qu'ils aient pris fait et cause pour les ouvriers dans un esprit de petite bourgeoisie. Les auteurs

²⁴ Je remercie M. de Salis de cet envoi. Il m'écrivit le 17 avril 1973 dans une lettre: »Folgende Notiz machte ich in Bern, am 9. September 1924, nach einem Gespräch mit Ricarda Huch (wörtlich kopiert): *Als junges Mädchen habe ich Sismondi mit Begeisterung gelesen*, sagte mir Ricarda Huch im Verlauf unseres heutigen eingehenden Gesprächs über meine Dissertationspläne.

Wie sr. Zt. Prof. Hobohm rät auch sie mir davon ab, den ganzen Sismondi biographisch zu behandeln – das gehe über den Rahmen einer Dissertation hinaus. Also Teilbehandlung. Merkwürdig scheint es Frau Huch, daß jene besondere Auffassung der Renaissance, die als das Ideal des *Renaissance-Menschen* in Verbindung mit Nietzsches Theorien die Welt erobert hat, erst seit Jacob Burckhardts Buch aufgekommen ist. Also Sismondi sieht die Renaissance anders. (Gedanke der Freiheit, Stadtrepublik usw.) Es interessiert Frau Huch, ob Sismondi eigentlich auf Deutschland irgendeine Wirkung ausgeübt hat, ob er dort gelesen wurde, und wie verstanden. Ueberhaupt findet sie es merkwürdig, wie wenig sich die Gelehrten und Gebildeten vor Burckhardts Zeiten mit der Geschichte der Italienischen Stadtrepubliken befaßt hätten. Ob Sismondi eigentlich nicht der einzige sei vor Burckhardt?

Wir kommen dann auf jenes Genfer Ideal der Stadtrepublik zu sprechen, seine Behandlung bei Sismondi, Mallet, Monnier. Es resultieren zwei Arbeitspläne:

1. Sismondis Auffassung von der italienischen Renaissance und seine Stellung innerhalb der Forschung und Geschichtschreibung über die italienische Renaissance.
2. die republikanische Ideologie der Genfer Geschichtsschreiber (Sismondis?) und ihrem Verhältnis zu den italienischen Stadtrepubliken.«

²⁵ Sur la Renaissance de Sismondi en Suisse après 1930 cf. Fritz ERNST, *Die Schweiz als geistige Mittlerin von Muralt bis Jacob Burckhardt*, Zürich 1932, p. 125–130. Werner KAEGI, *Sismondi – Ein Entdecker Italiens*, dans: *Neue Schweizer Rundschau*, N. F., 2. Jg. (1935), p. 674 ss. Id., *Der Kleinstaat im europäischen Denken* (1938), dans: *Historische Meditationen*, Zürich 1942, p. 249 ss., surtout 273 ss.

²⁶ Eduard FUETER, *Geschichte der neueren Historiographie*, Munich et Berlin 1911, p. 414.

du «Manifeste» reconnaissent à ce *socialisme* qu'il fit *avec une extrême subtilité, l'analyse des contradictions inhérentes aux conditions modernes de la production. Il mit à nu l'hypocrisie qui est le fond des plaidoyers optimistes des économistes. Il démontra d'une façon irréfutable les effets destructeurs du machinisme et de la division du travail, la concentration des capitaux et des propriétés foncières, la surproduction, les crises, la nécessité du déclin des petits bourgeois et des paysans, la misère du prolétariat, l'anarchie de la production, les disproportions criantes qui se révélèrent dans la repartition des richesses, la guerre d'extermination industrielle entre nations, la dissolution des coutumes anciennes, des rapports de famille, des nationalités d'autrefois.* Malgré ces observations il ne peut pas être question d'alliance entre le *socialisme scientifique* de Marx et Engels et le *socialisme* sismondien, parce que celui-ci manque de buts réalisables. *Ou bien il veut restaurer les anciennes méthodes de production et de communication, et avec eux le régime ancien de la propriété, toute la société ancienne; ou bien il veut enserrer de force les moyens actuels de production et de communication dans un régime de propriété suranné, dont précisément ils ont brisé le cadre, qui ne pouvait pas ne pas être brisé. Dans les deux cas, il est à la fois réactionnaire et utopique.*²⁷ Ce jugement – qu'il soit juste ou non – ne s'est plus modifié après 1848. Sismondi mérite au moins une mention honorable parce qu'il représente *le résultat final critique des recherches de l'économie politique classique de plus d'un siècle et demi.* Ainsi parle Marx dans son étude «Zur Kritik der politischen Oekonomie» de 1859.²⁸ Le «Kapital» comme les «Theorien über den Mehrwert» ne manquent pas de renvois à Sismondi, mais ils contiennent peu d'éléments qui surpassent ce qui a été déjà dit.

Ce que Marx et Engels reprochent à Sismondi, on le trouve dans les réflexions assez pareilles chez un autre grand économiste allemand: chez Friedrich List (1789–1844). Son «Nationales System der Politischen Oekonomie» (1841) coïncide avec la pensée de Marx dans la réfutation du libéralisme classique. Mais ce que List veut, c'est *l'unité de la nation* comme *condition fondamentale du bien-être d'un peuple* et en ceci sa pensée manifeste une antithèse au *socialisme scientifique* avant que celui-ci ait pris forme. N'oublions pourtant pas que List est aussi un modernisateur passionné et en ceci adversaire de Sismondi qu'il classe comme apologiste de l'étroitesse économique en la comparant à Pellegrino Rossi.²⁹ Un autre non-conformiste parmi les économistes du XIX^e siècle est Eugen Dühring (1833–1921). On trouve une critique courte mais dure de Sismondi dans sa «Kritische Geschichte der Nationalökonomie und des Socialismus» (1871). Il blâme le Genévois pour son *inconsé-*

²⁷ K. Marx et F. Engels, Le manifeste communiste, Bibliothèque socialiste, No 8, Paris 1906, p. 59/60.

²⁸ MEW 13, p. 38, 46.

²⁹ Friedrich List, Schriften, Reden, Briefe, vol. VI, Berlin 1930, p. 19, 168.

quence, le caractère sentimental et chancelant de sa pensée. Sismondi ne fut – d'après Dühring – pas à même de mener ses réflexions à bout, il n'indique pas de remède et il est trop près du socialisme éphémère et menteur que Dühring déteste profondément.³⁰

Il y a plus de compréhension pour Sismondi chez les fondateurs de l'économie nationale historique. Un d'entre eux, Wilhelm Roscher (1817–1894), tout en le classant parmi les épigones reconnut son importance. *La fusion de traits italiens, français et suisses et l'érudition historique l'ont de bonne heure écarté de la doctrine de Smith qu'il avait suivi d'abord.* Sismondi peut faire valoir d'avoir en pionnier revalué le bien-être personnel de l'homme économiste vis-à-vis des objets et d'avoir postulé la surveillance de l'Etat au profit des plus faibles devant la concurrence libre.³¹ Sur le chemin indiqué par Roscher et son collègue Karl Knies (1829–1898), (cf. son livre »Die politische Oekonomie vom Standpunkte der geschichtlichen Methode, Braunschweig 1853, p. 223/24), on trouve après 1871 les »Kathedersozialisten«, dont Gustav Schmoller fut le plus célèbre.³² Mais on trouve aussi la thèse de Carl Spahn (1863–1943) »Der socialpolitische Standtpunkt des schweizerischen National-Oekonomen Simonde de Sismondi« (Thèse Berne, Schaffhouse 1886), qui éleva le Genévois au grade de *prédécesseur des politiques sociaux d'aujourd'hui* et se rapporta en ceci à la législation sociale de la Suisse.³³ Spahn ne fit pas une carrière d'homme de lettre, mais d'homme d'Etat. Elu maire de Schaffhausen, il devint conseiller national, refusa en 1912 la charge de conseiller fédéral et se vit nommé pendant la première guerre mondiale comme président de la commission du conseil national pour la neutralité.³⁴

³⁰ Eugen Dühring, Kritische Geschichte der Nationalökonomie und des Socialismus, III^e édition, Leipzig 1879, p. 176.

³¹ Wilhelm Roscher, Geschichte der National-Oekonomie in Deutschland, München 1874, p. 845. Cependant une restriction: *Sismondis Abneigung gegen alle blosse ›Chrematistik‹ und deren abstractes und kosmopolitisches Wesen steigerte sich schliesslich zwar nicht zu eigentlichen Vorschlägen reactionärer und socialistischer Art, wohl aber zu einer höchst bitteren Verurtheilung fast der ganzen Hochkultur, die am Ende nur auf ein Overtrading und Underselling hinauslaufe und deshalb wenigstens nicht durch positive Staatsmassregeln zu befördern sei.*

³² Quant au contexte historique de Roscher et de Knies: Gottfried EISERMANN, Die Grundlagen des Historismus in der deutschen Nationalökonomie, Stuttgart 1956. Sur les »Kathedersozialisten«: Fritz VÖLKERLING, Der deutsche Kathedersozialismus, Berlin-Est 1959.

³³ Carl Spahn, Der socialpolitische Standtpunkt des schweizerischen National-Oekonomen Simonde de Sismondi, Diss. Bern, Schaffhouse 1886, p. 8: *Wenn er auch nicht alle Consequenzen seines Standpunktes gezogen, wenn er auch kein eigentliches System aufgestellt hat, so hat er doch den Weg vorgezeichnet, auf dem die Lösung der socialen Probleme herbeigeführt werden kann.* p. 58: *Die enorme Bedeutung der Reform Sismondis ist am besten durch einen Hinweis darauf gekennzeichnet, dass die gesamte neuere Gesetzgebung auf socialem Gebieten in ihren Bahnen gewandelt ist.*

³⁴ Cf. Kurt BÄCHTOLD, Carl Spahn, dans: Schaffhauser Biographien des 18. und 19. Jahrhunderts, zweiter Teil (Schaffhauser Beiträge zur vaterländischen Geschichte, 34. Heft, 1957), p. 302–311. Erich GRUNER, Die Schweizerische Bundesversammlung 1848–1920, vol. 1: Biographien, Berne 1966, p. 503 s.

L'actualité de Sismondi ne se perdit plus au XX^e siècle, mais elle s'agrandit en mesure de l'importance croissante du Marxisme. On en trouve des reflets non seulement dans l'appréciation critique et détaillée de Lénine dans son essai «Pour caractériser le Romantisme économique»³⁵ et dans les remarques de Georg Lukacz.³⁶ On trouve aussi Werner Sombart (1863–1941) sur les traces de Sismondi. Il reconnaît dans son «Capital imaginaire» un présage au «Capital fictif» de Marx. Surtout il reconnaît au théoricien genèvois d'avoir le premier mis le problème de l'accroissement de la population en connexion avec le système économique *en appercevant la relation du mouvement démographique avec l'ordre économique*. Sa faiblesse consiste à n'avoir pas pu dépasser les bornes du Malthusianisme qui l'entourait. Sombart cite un passage des «Nouveaux Principes», d'où il résulte que Sismondi diagnostiqua l'interdépendance entre le procès de concentration capitaliste avec sa nécessité d'exporter et le danger d'une crise économique.³⁷

Même le néolibéralisme prit en considération Sismondi pendant la seconde guerre mondiale. Wilhelm Roepke (1899–1966), devenu Genèvois par la force des choses, déclara que *l'heure était venue pour un nouveau Sismondi – un Sismondi comme critique du collectivisme et non plus de l'économie du marché*.³⁸ Après la guerre parut le livre systématique d'Alfred Amonn (1883–1962) sur «Simonde de Sismondi als Nationalökonom»; compréhensif sans pourtant comprendre l'essentiel: Amonn croit que Sismondi aurait écrit son livre «De la richesse commerciale» même s'il avait été citoyen de Rome ou de Paris au lieu d'être citoyen de Genève.³⁹

L'Autrichien Joseph A. Schumpeter (1883–1950) sans appartenir au néolibéralisme proprement dit, a dans sa «Geschichte der ökonomischen Analyse» publiée après sa mort, reconnu à Sismondi une place centrale. Le caractère essentiel de son analyse est basé sur un modèle dynamique *dans le sens moderne du mot; Sismondi aurait compris en surplus que la vie économique est liée à des séquences dont chacune est déterminée par celle qui la précède et détermine à son tour la prochaine*.⁴⁰

Tâchons d'embrasser d'un coup d'oeil le problème. L'impression produite par l'historien Sismondi en Allemagne fut plutôt courte; elle se perdit avec le triomphe des nouvelles méthodes historiques. Le républicanisme de Sis-

³⁵ Werke, vol. 2, Berlin-Est 1961, p. 121–264.

³⁶ Geschichte und Klassenbewusstsein. Studien über marxistische Dialektik, Nouvelle édition, Neuwied 1970, p. 75, p. 271.

³⁷ Werner Sombart, Der moderne Kapitalismus, vol. 3: Das Wirtschaftsleben im Zeitalter des Hochkapitalismus, Munich et Leipzig 1927, p. 137, 310s., 473s.

³⁸ Roepke, Civitas humana. Grundfragen der Gesellschafts- und Wirtschaftsreform, Erlenbach-Zurich 1944, p. 50.

³⁹ Alfred Amonn, Simonde de Sismondi als Nationalökonom, vol. 2, p. 5.

⁴⁰ Joseph A. Schumpeter, Geschichte der ökonomischen Analyse, vol. 1, Göttingen 1965, p. 608.

mondi contribue à le faire vieillir; il ne garda sa réputation que chez quelques lecteurs épars, surtout en Suisse. La survivance de l'économiste est beaucoup plus remarquable. L'extension de la révolution industrielle en Allemagne contribua à son actualité. Sismondi exposa ses problèmes d'une façon qui le mena très près du socialisme. Mais il le tint pourtant à distance et garda son indépendance idéologique – raison de plus pour être respecté par une école qui se comprend à la fois comme historique et sociale.

Certes, il y a des influences indirectes qui ne sont pas à sousestimer. L'évocation impressionnante de Rienzi par Sismondi a – pour le romancier Edward Lytton Bulwer comme médiateur – contribué à la naissance de l'opéra de jeunesse génial et prérévolutionnaire de Richard Wagner. Et la mise en scène politique, on pourrait dire l'arrangement du chapitre CXVI du 15ème volume de l'« Histoire des républiques italiennes » avec son analyse de la ligue italienne et de la trahison de Pescaire a sans doute stimulé le poète Conrad Ferdinand Meyer dans sa nouvelle « Die Versuchung des Pescara ».

Dans l'ensemble Sismondi se trouve dans une position difficile à fixer, à peu près au milieu entre des personnages d'un rayonnement aussi différent que Muratori et Karl Marx.